

*Traduire la littérature et les sciences humaines. Conditions et obstacles* de Gisèle Sapiro

Yves Gambier

Numéro 258, automne 2016

La traduction omniprésente mais transparente. De la traduction en sciences humaines et sociales

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/84899ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gambier, Y. (2016). Compte rendu de [*Traduire la littérature et les sciences humaines. Conditions et obstacles* de Gisèle Sapiro]. *Spirale*, (258), 47–49.

# TRADUIRE OU FAIRE CRÉDIT

PAR YVES GAMBIER

## TRADUIRE LA LITTÉRATURE ET LES SCIENCES HUMAINES. CONDITIONS ET OBSTACLES

de Gisèle Sapiro (dir.)

Ministère de la culture et de la communication.

Documentation française, 2012.

L'ouvrage *Traduire la littérature et les sciences humaines* a été rédigé par une dizaine d'auteurs, des sociologues surtout. Il est le fruit d'une enquête menée entre 2009 et 2011 auprès de 229 intervenants dans le domaine de l'édition. Il s'inscrit dans le prolongement d'autres enquêtes conduites par le ministère français de la Culture et de la Communication sur l'économie du livre et les relations culturelles internationales. Cette double caractéristique – un rapport de spécialistes commandité par une administration – n'en alourdit pourtant pas la lecture, tant l'ensemble fourmille de détails concrets, d'exemples vécus, de données précises. Le livre est aussi à placer dans la perspective d'autres travaux publiés sous la direction de Gisèle Sapiro, notamment *Translatio. Le marché de la traduction en France à l'heure de la mondialisation* (2008) et *Les contradictions de la globalisation éditoriale* (2009).

Avec un tel livre entre les mains, des questions viennent tout de suite en tête : quelles sont les raisons de traduire ou pas, et quels sont les obstacles éventuels qui empêchent ou ralentissent les traductions – leur réalisation, leur circulation, leurs effets ? Par ailleurs, y aurait-il convergence, au moins partielle, entre les traductions littéraires et les traductions en sciences humaines ? Les réponses à ces questions mettent peu à peu en place une géographie économique et culturelle des flux des intraductions (vers le français) et des extraductions (à partir du français) ainsi que des forces en présence. Il est vrai que les acteurs du marché éditorial sont nombreux, aux compétences et intérêts variés : il y a les éditeurs, les directeurs de collection, les agents littéraires, les responsables des cessions de droits, les agents des réseaux culturels à l'étranger, les membres d'organismes publics

comme les représentants du ministère des Affaires étrangères, les critiques dans les médias, les distributeurs, les libraires... et les traducteurs. Tous, à un moment ou à un autre, remplissent une fonction de gardien sélectif – dans une démarche souvent volontariste pour sélectionner, promouvoir, diffuser un ouvrage.

Grâce aux 229 entrevues avec ces acteurs, on peut saisir les raisons de leurs choix, leurs justifications, leurs motivations, leurs affinités, leurs préjugés, mais aussi leur mode de travail. La traduction, vecteur d'échange des idées, des concepts, des fictions, ne relève ni de la magie ni d'un coup de tête, rarement d'un coup de cœur. À ces entretiens s'ajoutent des études de cas et la description raisonnée de l'édition de traductions entre au moins trois langues (outre le français, l'anglais, le néerlandais et le portugais du Brésil), et ce, dans cinq pays. L'approche reste ouvertement limitée au cadre national à cause de la question des langues et des traditions culturelles et éditoriales. Un tel cadre franco-français ne réfère donc pas à d'autres aires géographiques de la francophonie, comme le Québec, ce qui peut apparaître comme un point aveugle de l'étude, alors même que le marché est de plus en plus mondialisé.

### Entre les nécessités de la traduction et les deux pôles de l'édition

Avant de considérer les obstacles à la traduction, on peut s'interroger sur sa nécessité, car, après tout, il y existe d'autres alternatives. Ne peut-on pas aussi lire parfois les œuvres dans leur langue originale ? La décision de traduire dépend du type de relation culturelle entre les pays, du statut des langues dans la mondialisation en cours, de la position et des ressources des maisons d'édition dans le champ éditorial. On peut aisément penser que dans une même aire linguistique et dans un État donné la nécessité de traduire n'est pas la même – pensons, par exemple, à la francophonie et à la domination du centre parisien par rapport aux éditeurs périphériques à Aix-en-Provence ou dans une petite ville de Normandie. Il y a aussi les contraintes juridiques, comme le poids des droits d'auteur, les moyens de lutte contre le piratage, les types de contrats. Enfin, le lecteur n'oubliera pas les politiques d'aide à la traduction (variable d'ajustement qui est loin d'être négligeable dans

le volume des traductions qui paraissent) et les conditions de réception : toutes les traductions ne reçoivent pas le même écho dans la presse et les magazines, et ne sont pas exposées de la même manière dans toutes les librairies. Ces nécessités, ces contraintes peuvent devenir des handicaps – de nature politique, économique et culturelle. Il est dommage que certains obstacles ne soient guère traités dans l'ouvrage, comme par exemple la censure ou la logique protectionniste.

La production et la diffusion des œuvres traduites sont liées à la polarisation entre deux pôles : un pôle de grande production qui suit une logique de rentabilité à court terme et qui est dominé par la langue anglaise (à la fois des maisons d'édition et des livres) ; et un pôle de production restreinte pour lequel la rentabilité à court terme cède le pas à la viabilité. Dans ce cas, le capital symbolique compte alors davantage, même si les retombées financières s'étalent dans la durée, où la traduction peut devenir consécration de l'œuvre. Au premier pôle, il y a des enchères et les délais sont de plus en plus courts, alors qu'au second, la coopération entre éditeurs, auteurs et traducteurs se met plus lentement en place. À ces deux pôles, les moyens de prospection, d'anticipation, de régulation, de fabrication, de promotion et de distribution (chaînes de librairies, grandes surfaces) diffèrent largement. On notera que les ventes en ligne, l'impact des médias sociaux et les blogues sont à peine mentionnés, comme quoi l'édition connaît, à des vitesses variables entre les pays, des transformations aux effets encore méconnus. Dans ce paysage, les stratégies de distinction et de spécialisation des presses universitaires divergent, par exemple entre les États-Unis et la France, quand bien même elles sont partout confrontées à des restrictions budgétaires et au développement des revues électroniques. Ce qui revient à dire que la dimension économique et l'investissement financier ne sont pas les seuls ressorts de l'offre éditoriale.

### **Autres obstacles à la traduction**

Les rapports de force entre cultures constituent un autre paramètre à prendre en considération dans le marché de la traduction. Un tel marché reste un baromètre de l'évolution de ces rapports de force. La place des traductions dans la culture d'accueil joue un rôle-clé qui favorise ou pas leur développement, leur volume, leur influence. À ce point, des oppositions prennent forme, sans forcément être absolument dichotomiques : entre œuvres classiques et productions contemporaines,

entre grandes œuvres et *best sellers*, entre littérature haut de gamme et littérature de gare, entre genres (essais, biographies, poésie, etc.). Et si on pense aux sciences humaines et sociales, on peut ajouter les différenciations entre disciplines – les États-Unis, par exemple, privilégient les travaux de philosophie ou d'histoire plutôt que ceux de psychanalyse –, les distinctions entre modes de pensée et de conceptualisation faisant que certaines traductions seront parfois perçues comme à la limite du possible. Dans cette perspective, il faut noter le déclin relatif de la position française, notamment aux États-Unis dont l'hégémonie culturelle et linguistique ne valorise pas les travaux étrangers. Ce déclin touche également la Grande-Bretagne, les Pays-Bas et le Brésil, mais pour des raisons différentes. Cette courbe déclinante n'est néanmoins ni inéluctable ni linéaire, souvent grâce aux subventions – notamment celles du Centre national du livre (CNL). Les petits éditeurs indépendants sont alors pris entre résistance et adaptation par l'entremise de l'établissement de niches fondées sur un auteur, une discipline, une école scientifique, alors même que l'étendue du public de lecteurs demeure restreinte et les critiques dans les médias, plutôt rares. Il faut toujours faire crédit, au double sens du terme : faire confiance et avancer le financement. J'ajouterai un élément, signalé de façon dispersée dans l'ouvrage : le facteur temps – pour acclimater une nouveauté, pour promouvoir une œuvre, pour maîtriser la rotation des livres dans une librairie, pour mesurer la durée de vie d'un ouvrage (ce qui revient à appréhender le poids d'un fonds chez un éditeur, sa mise en valeur par des rééditions en livre de poche par exemple, les (re)traductions, les rabais, etc.). Dans tous les cas, la menace vient de la surproduction (plus de titres, moins de lecteurs) et des engagements à court terme que contredisent les reconnaissances décalées.

D'autres facteurs socioculturels modifient à plus ou moins brève échéance les offres éditoriales. On citera, par exemple, les traditions en matière de traduction (souvent invisible dans les pays dominants) et la place de l'enseignement des langues, qui affecte tôt ou tard les compétences linguistiques des intervenants du milieu éditorial : qu'en sera-t-il dans moins d'une génération, quand l'anglais aura balayé la connaissance des autres langues ? Jouent également un rôle le contexte académique qui légitime certaines disciplines plus que d'autres, la compétition internationale entre universités (avec la pression de publier dans une *lingua franca*, même si cela n'assure pas nécessairement la

reconnaissance), etc. Enfin on citera, comme autre critère pouvant influencer les possibilités des maisons d'édition, l'offre des traducteurs professionnels et universitaires ainsi que leurs langues de travail, leur professionnalisme, leur spécialisation, leur statut, leur réputation.

### Un ouvrage à trois temps

On le voit, le volume est dense avec sa panoplie d'arguments, de faits, de statistiques. Heureusement, il y a des encadrés, des annexes, des tableaux et graphiques qui en facilitent la lecture. Ses trois parties reprennent, exemplifient, détaillent tous les paramètres abordés précédemment. Dans la première partie, il s'agit d'évaluer le poids des cultures nationales dans la présence du livre français à l'étranger. Quatre pays sont considérés. D'abord les États-Unis, où la traduction est peu rentable, plutôt marginalisée, souvent sous prétexte du désintérêt supposé des lecteurs. Suit alors le cas de la Grande-Bretagne, en concurrence ancienne avec la France dans le domaine des nouveautés (dans ce chapitre, on traite surtout de la fiction contemporaine et de certains petits éditeurs). Puis viennent les Pays-Bas, où l'influence du français se réduit au profit d'une ouverture à l'international, où il y a peu d'aide à la traduction et où la presse en perte de vitesse rend peu visibles les traductions. Enfin, c'est au tour du Brésil, où la place de la traduction française est en cours de réévaluation – le pays passant d'une histoire coloniale à une indépendance identitaire, d'une position subalterne à une autonomie culturelle. La finesse et la nuance des analyses retiennent à chaque fois l'attention.

La deuxième partie porte sur les importations de littérature et d'ouvrages en sciences humaines et sociales, et développe le sujet des obstacles éditoriaux et génériques de ces traductions en français, et ce, malgré une tradition de diversité. Les transformations des 50 dernières années reflètent les évolutions culturelles mondiales et soulignent le rôle des petites maisons d'édition aptes à valoriser les littératures traduites. Cela ne va pas sans mal vu les difficultés de prospection et de prise de décision. Pour les sciences humaines et sociales, les risques mesurés sont pris surtout par des structures indépendantes, mais les éditeurs généralistes ont tôt ou tard leur mot à dire.

Trois études de cas sont présentées dans la troisième partie. Les analyses, encore une fois, sont détaillées, documentées. Le premier cas concerne le sociologue Norbert Elias, d'abord

reçu en France par les historiens : on y décrit le lent processus d'accueil, de réception, de canonisation même, et le rôle qu'y a joué la traduction, subventionnée ou pas. Les impératifs financiers et intellectuels ont fait passer Elias de l'annexion à une tradition nationale prestigieuse à la préservation de la rigueur conceptuelle de ses originaux. Les milieux de l'édition, de la culture, de l'université, du journalisme ont tour à tour ou ensemble marqué de leur empreinte ce processus. On notera aussi l'impact des paratextes – c'est-à-dire des introductions et préfaces, des quatrièmes de couverture, des jaquettes –, sans oublier celui des récompenses reçues. Le second cas de reconnaissance tardive réfère à l'importation de la philosophie analytique et du pragmatisme des États-Unis en France : les conditions d'ouverture, de réception, de critique soulignent le poids de la philosophie dans les institutions françaises, entre autres à partir de son enseignement et de sa présence dans les concours de recrutement. Les logiques éditoriales ont, dans ce cas, tâtonné entre les autorités légitimes locales et les catégorisations et réflexions innovantes. On peut dire que traductions et traducteurs ont été pris entre plusieurs feux. Le troisième cas, à propos de la réception de la philosophie politique et morale élaborée par John Rawls, confirme d'une certaine façon l'importance des configurations intellectuelles, institutionnelles et éditoriales dans le champ d'arrivée. Là encore, types de traduction et chronologie de la pénétration de Rawls sont liés à divers paramètres – dont, par exemple, la spécialisation des traducteurs –, et pas seulement aux propriétés attachées à l'ouvrage dans son champ intellectuel d'origine. Les trois cas mettent en évidence les diverses rationalités activées par divers acteurs pour transférer et faire admettre un auteur, un livre, une pensée.

L'ouvrage dirigé par Sapiro est une contribution riche d'enseignements, de données, de réflexions, malgré quelques répétitions d'informations ici et là. Il souligne les rapports accrus entre traductologie et sociologie, tels que marqués par Pierre Bourdieu et d'autres. Il pourrait servir de guide pour d'autres aires culturelles et linguistiques – par exemple les aires hispanophone, lusophone et arabophone –, ou encore d'autres espaces géographiques au sein d'une même aire – par exemple dans les différents pays francophones –, ce qui serait sans doute une manière indirecte de comprendre pourquoi le français demeure la seconde langue la plus traduite. ■